

DU MONDE ENTIER

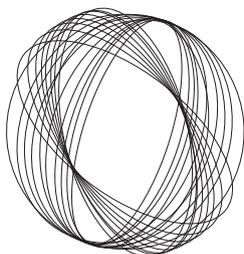
AMOURS PERSANES

ANTHOLOGIE DE
NOUVELLES IRANIENNES CONTEMPORAINES

PRÉFACE DE
JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

INTRODUCTION
DE NASIM VAHABI

TRADUIT DU PERSAN
PAR JULIE DUVIGNEAU
ET MASSOUMEH LAHIDJI



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

AMOURS PERSANES

ANTHOLOGIE DE NOUVELLES IRANIENNES CONTEMPORAINES

Établie

par Nasim Vahabi et Alireza Gholami

Traduit du persan

par Julie Duvineau et Massoumeh Lahidji

PRÉFACE

DE JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

INTRODUCTION

DE NASIM VAHABI

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

La réponse iranienne

Dans un célèbre poème épique indien, *Le Mahabharata*, un dieu demande à un homme :

— Quelle est la cause du monde ?

La bonne réponse – donnée par le roi – est :

— C'est l'amour.

Je me suis longtemps interrogé sur le sens exact de cette réponse – qui pourrait passer pour une facilité de langage, presque pour un cliché –, avant de travailler sur Attar et Rumi, deux grands poètes persans. Ils m'ont éclairé. Pour eux, l'amour n'est pas, comme nous le croyons souvent en Occident, un sentiment que l'on porte à telle ou telle personne, au risque de ne pas aimer les autres, et même de les rejeter, de les détester.

L'amour est un état. Un état personnel duquel – si nous en sommes frappés de manière durable – nous ne pouvons plus nous libérer. Soudain, pour des raisons que souvent nous ignorons, nous sommes « saisis par l'amour ». Par l'amour de ceux que nous connaissons, mais aussi de ceux que nous ne connaissons pas, de ceux qui vivent ailleurs, de ceux qui sont morts, de ceux qui ne sont pas encore nés.

Par l'amour de tous les êtres et même de toutes les choses.

Et nous ne pouvons plus nous en délivrer.

« Tous les détails du monde sont des amants », nous dit Rumi, qui a été saisi par l'amour après sa rencontre avec Chams de Tabriz. Rumi passait pour un « maître », il croyait détenir toute la science du monde, tous venaient l'écouter et le vénérer pour sa sagesse et son savoir.

Mais ce savoir et même cette sagesse n'étaient que peu de chose auprès du grand secret. Oui, la cause du monde, c'est l'amour. Et c'est pour cette raison que le monde existe, et qu'il dure : parce que tous les composants qui le constituent sont faits d'amour. Ils s'attirent les uns les autres au lieu de se repousser et de lutter pour une suprématie dévastatrice, et de toute manière provisoire, meurtrière.

Tous les éléments du monde – visibles ou invisibles – et nous aussi, bien sûr, qui faisons partie de ce monde.

Malgré les apparences, malgré les guerres, les invasions, les massacres, les destructions systématiques de toute forme vivante, c'est l'amour qui nous tient encore.

Pour combien de temps ? C'est difficile à dire, car nos guerres ne se calment pas, nos haines n'ont pas disparu, les peuples multipliés se disloquent et se dispersent comme ils peuvent, l'argent l'emporte enfin sur tout autre monarque, et c'est aujourd'hui la planète entière qui paraît menacée d'une catastrophe définitive.

Parce que l'amour s'est découragé ? Parce que, fatigué, épuisé, il nous a tourné le dos et abandonnés à nous-mêmes ? Peut-être. Parce que nous avons oublié quelque chose, parce que nous avons perdu, nous les hommes et les femmes, ce

sens imperceptible qui nous unit, nous, les pierres, les animaux, les arbres, la Lune, le Soleil et ces milliards d'astres errant dans l'espace dont les limites – comme celles de l'amour – nous sont aujourd'hui encore inconnues ?

Nous avons perdu notre lien, peut-être même l'avons-nous détruit. Par manque de vision et par manque de cœur. Et l'amour, se sentant délaissé, nous a abandonnés.

Nous ne le méritions pas.

Il est grand temps de relire les auteurs iraniens, qui ont senti, et qui ont dit, que seul l'amour peut maintenir le monde dans sa main puissante. Et que cet amour est en nous, au plus profond de nos secrets, même si, la plupart du temps, nous crions notre hostilité et notre mépris pour les autres.

Le dalaï-lama dit à peu près la même chose, en employant un mot que nous traduisons par « compassion » plutôt que par « amour ». Mais l'intuition profonde est la même. Il faut aller au fond de nous-mêmes pour découvrir ce qui nous unit, ce qui nous rapproche de l'autre, ce qui nous oblige, quelles que soient les circonstances, à le secourir et à le sauver.

Alors toutes les murailles s'effondrent, toutes les différences paraissent dérisoires : simples accidents de surface. La défiance, le mépris, la jalousie et même la haine – qui nous ont coûté tant de vies – paraissent soudain superficiels. La littérature iranienne nous le confirme : en recevant l'amour, nous sommes entrés dans le vrai monde.

En guise d'introduction

L'idée de ce projet a germé en 2018 dans un café-librairie de Téhéran. Une écrivaine, un journaliste littéraire et un libraire discutaient de la littérature iranienne d'aujourd'hui, des sentiments que partagent les écrivains iraniens, qu'ils vivent en Iran ou en exil, et des points communs entre ceux qui subissent la censure et ceux qui jouissent de la liberté d'expression. Comment continuent-ils à tenir malgré tout ? Pourquoi tiennent-ils à ce point à écrire ? « Dans ce pays, ça a toujours été comme ça ; toujours des bouleversements et des déchirements, et toujours une résistance », dit l'un, et il poursuit : « C'est toujours l'imaginaire qui vient à l'aide : des formes littéraires façonnent notre cordon ombilical. »

*

Les historiens de la littérature persane sont unanimes pour dire que la nouvelle persane moderne naît en 1921 à Berlin, le jour où Mohammad Ali Djamalzadeh¹, le plus

1. Mohammad Ali Djamalzadeh (1892-1997), écrivain, journaliste et traducteur de Molière, Schiller et Ibsen, est né à Ispahan, en Iran. Il a fait ses études

jeune membre d'un cercle d'écrivains et d'intellectuels iraniens qui publiait une revue politico-culturelle dans cette ville, lit son récit devant ses confrères. Ce récit, rédigé dans une langue populaire avec une structure narrative simple, ne reproduisait pas les mêmes modèles que d'habitude. Le public salua pour son style original cette œuvre intitulée *Il est doux le persan*. Quelques jours plus tard, la prestigieuse revue *Kaveh* de la diaspora iranienne la publia et annonça la naissance d'un nouveau genre littéraire dans le monde de la littérature persane : la nouvelle. Cette naissance fait partie des conséquences du profond ébranlement social et culturel qui marque l'Iran de la fin du XIX^e siècle.

Nous ne pouvons pas parler de la littérature persane moderne sans évoquer son passé, marqué par les bouleversements historiques et sociaux, et par conséquent culturels, son bilinguisme littéraire imposé puis adopté, et son histoire jalonnée par trois chocs significatifs. Le premier se produit au VII^e siècle : la Perse, placée sous l'autorité des califes, devient musulmane et se lance dans une réunification culturelle inévitable. L'arabe devient la langue des savants persans, et la culture persane inspire les penseurs arabes. Par ailleurs, la langue persane, bien qu'elle adopte l'alphabet ainsi qu'une grande quantité de mots arabes, préserve son système grammatical et son vocabulaire fondamental, restant fidèle à sa famille linguistique indo-européenne. Le deuxième choc survient au

à Beyrouth et à Lausanne. Diplômé de droit de l'université de Dijon, il a vécu à Berlin et est mort à Genève. Son premier recueil de nouvelles, *Il était une fois*, fut publié à Téhéran en 1921. Certaines nouvelles de Djamalzadeh ont été traduites en français par Stella Corbin et Hassan Lotfi et publiées en 1959 sous le titre *Choix de nouvelles* par les éditions Les Belles Lettres.

XIII^e siècle alors que le pays est profondément marqué par l'invasion sanglante des Mongols, sous la conduite de Gengis Khan. Leur règne dévastateur voit l'exécution de plusieurs savants, cause l'exil d'un grand nombre de poètes et de philosophes, et ralentit le développement scientifique et culturel. Néanmoins, en prenant du recul, on peut retenir le besoin de témoigner qui se manifeste sous la forme de l'historiographie et par la rédaction de traités en prose. À la fin du XIX^e siècle, le pays connaît un troisième ébranlement : il s'agit de la rencontre avec la modernité à l'européenne. Dans les trois cas, un profond changement socioculturel se révèle inéluctable. Si après la conquête arabe et l'invasion des Mongols, comme une riposte à ces événements, la poésie persane classique atteint son apogée entre les X^e et XV^e siècles, la rencontre avec la culture européenne participe à l'émergence de nouvelles expériences dans les styles de narration de la prose persane.

La reconstruction du système politico-social liée à l'importation de la modernité occidentale dans l'Iran du XIX^e siècle est en effet à l'origine d'une série de changements qui engendrent à leur tour des bouleversements fondamentaux dans les traditions du pays. Tout commence par une réforme du système éducatif : ouverture de nouvelles écoles à l'européenne avec des professeurs venus de pays étrangers et envoi en Europe d'étudiants pour se former aux savoirs modernes. C'est ensuite le développement de l'imprimerie qui donne naissance à la presse écrite et suscite un grand mouvement de traduction et de publication d'ouvrages littéraires et scientifiques européens. Comme le décrit Christophe Balaÿ dans ses remarquables études sur la prose persane

moderne¹, l'exploration de voies inconnues associée à cette ouverture à la modernité européenne révolutionne la structure culturelle du pays. La littérature persane, qui prend racine dans une poésie millénaire, n'est pas épargnée. Ébranlée par les idées et les formes neuves qui surgissent de ces transformations sociales, la prose persane absorbe les apports extérieurs et, tout en restant fidèle à son passé, prend le chemin de l'émancipation.

Dans cette recherche perpétuelle d'identité et de liberté, la politique et la littérature semblent indissociables. La révolution constitutionnelle de 1906 permet à la société de vivre une période d'effervescence caractérisée par la multiplication des journaux libres qui publient des articles dans une langue accessible au peuple. Ce langage assimilé par la presse écrite affirme le désir de la jeune génération de s'ouvrir à des expériences novatrices qui dépassent les sentiers battus de la prose traditionnelle, souvent caractérisée par de longues phrases rythmées et ornementées. Certes, les contes, les récits courts, les journaux de voyage et les récits épistolaires sont considérés comme les ancêtres de la nouvelle comme genre, mais la publication en 1921 de la nouvelle de Djamalzadeh, rédigée en persan dans une langue qui s'affranchit des codes jusque-là en vigueur, se révèle un acte fondateur. Vivant à Berlin, Djamalzadeh publie à Téhéran son premier recueil de nouvelles la même année, et sa préface à ce recueil, qui suscite des réactions controversées, est reconnue par les historiens de la littérature iranienne comme un manifeste de la prose persane moderne.

Ce n'était pas la première fois que les exilés jouaient un

1. *La crise de la conscience iranienne*, L'Harmattan, 2017 ; *Aux sources de la nouvelle persane*, IFRI, 1983.

rôle actif dans la création littéraire persanophone ; ce ne fut pas la dernière fois non plus. L'imaginaire des écrivains iraniens a souvent été marqué par les événements socio-historiques. Le bannissement politique, les contraintes économiques ou sociales, ou encore le choix personnel sont les principales raisons qui poussent les écrivains à quitter leur pays. L'histoire de la littérature persane confirme en effet que depuis plusieurs siècles l'exil s'est rarement dissocié de la vie de cette littérature, qui était loin d'être un long fleuve tranquille. De la Perse à l'Iran¹, d'un coup d'État à l'autre, de révolution en révolution, elle est marquée par les déchirements ; les répressions politiques à l'époque du chah dans les années cinquante et soixante, la purge d'après la révolution de 1979, la guerre des années quarante-vingt et ses conséquences, les arrestations des années 2000, et la vague d'exils en 2010 en sont des exemples. De ce fait, chaque époque suscite, avec ses échecs et ses expériences, une nouvelle prise de conscience qui contribue à ciseler la littérature en lui apportant de nouvelles images, de nouveaux langages et de nouvelles pistes de réflexion.

Dans cette expansion, le genre que constitue la nouvelle obtient un succès qui ne s'est pas démenti par la suite. À tel point que les éditeurs iraniens (en Iran ou de la diaspora) n'hésitent pas à publier des recueils de nouvelles. La nouvelle est ainsi devenue, depuis sa naissance, indispensable au rayonnement de la culture littéraire iranienne. Trouvant sa source dans les histoires courtes et les

1. Le roi Shapour, de l'Empire sassanide (III^e-VII^e siècle), fut le premier à adopter le terme *Iran-shahr* qui signifie « royaume des Aryens ». Mais c'est au XX^e siècle que la Perse devient l'Iran, quand, en 1934, le roi Reza Chah Pahlavi demande officiellement à la communauté internationale d'utiliser le nom « Iran » pour désigner son pays.

contes, elle s'affirme comme un acte de résistance encouragé par la passion et le désir de rêver malgré tous les obstacles, de résister pour rester fidèle à ses rêves et de raconter pour vivre et survivre. Dans cette perspective, les écrivains iraniens contemporains, qu'ils vivent en Iran ou à l'étranger, qu'ils s'expriment en langue persane ou dans une autre langue, mènent la même résistance et partagent la même passion pour raconter leur histoire. Aujourd'hui à la croisée de plusieurs cultures, langues et imaginaires, la littérature iranienne s'épanouit parallèlement en Iran et en dehors du pays. En plein essor d'une diversité sans précédent, elle dépasse les frontières terrestres et linguistiques. Et dans toutes ces créations, le genre de la nouvelle occupe une place importante. Il s'est forgé à travers le temps et cinq générations d'écrivains et nouvellistes qui ont contribué à son épanouissement : d'Hedayat¹ et Tchoubak² à Golchiri³ et Sadeqi⁴, parmi tant d'autres.

1. Sadegh Hedayat (1903-1951) : auteur, traducteur, essayiste, il arriva en France en 1926 et s'y donna la mort en 1951. Il est l'un des principaux fondateurs de la littérature persane moderne. La publication de son roman *La chouette aveugle*, en 1941 à Téhéran, créa des polémiques. Traduit en français en 1953 par Roger Lescot, ce roman fut salué par André Breton.

2. Sadegh Tchoubak (1916-1998) : romancier, nouvelliste et traducteur, il est l'une des figures marquantes de la vie littéraire iranienne des années cinquante et soixante. Il publia notamment deux romans et quatre recueils de nouvelles, et cessa d'écrire après son exil à Londres puis aux États-Unis, en 1975.

3. Houshang Golchiri (1938-2000) : romancier, nouvelliste et critique littéraire ; le livre qui le rend célèbre, *Le prince Ehtejab*, fut publié en 1968. Figure éminente de la littérature persane moderne, il milite contre la censure à l'époque du chah et aussi après la révolution islamique. La plupart de ses ouvrages étant interdits de publication, ils ont été sortis clandestinement du pays et publiés par les éditeurs de la diaspora (particulièrement en Suède).

4. Bahram Sadeqi (1937-1984) : poète et nouvelliste ; son univers surréaliste a inspiré la nouvelle génération d'écrivains iraniens après la révolution. Il est l'auteur d'un unique roman, *Le pays du Non-Où*, publié en 1971 à Téhéran.

*

Dans ce café-librairie de Téhéran où nous étions résonnait la voix sensuelle d'une chanteuse de « blues persan ». L'Iranienne, installée à New York, chantait les odes mystiques de Rumi, le poète du XIII^e siècle : « Tous les détails du monde sont des amants. » Notre discussion sur la littérature iranienne d'aujourd'hui s'orienta vers la notion d'exil, au sens large, qui a toujours suivi la littérature persane. Comment peut-on définir une expatriation linguistique et littéraire ? De quelle manière devient-on un exilé tout en restant dans son pays ? On peut dire que l'imagination devient la seule terre d'accueil quand l'écrivain se trouve dans un état d'insécurité, quand il est ignoré ou menacé et son œuvre confisquée, quand il écrit sans avoir l'autorisation de publication, quand la censure et la peur sont omniprésentes. Ainsi, la littérature devient le pays où l'on peut vivre ensemble en toute liberté. Chacun vit son exil à sa manière et, en se réfugiant dans la littérature, les écrivains iraniens dispersés dans le monde se rejoignent. « Mais comment peut-on continuer ? Quel est le moteur ? » dit l'un, et l'autre répondit : « C'est la folie, ou l'amour. »

Cette conversation fut le début d'une aventure qui s'est progressivement transformée en cet ambitieux projet intitulé *Amours persanes*.

À l'occasion du centenaire de la naissance de la nouvelle persane moderne, cette anthologie, proposant des nouvelles écrites par les trois dernières générations d'écrivains iraniens, a pour ambition d'être une invitation au voyage littéraire. Les dix-sept nouvelles ici rassemblées sont agencées par ordre chronologique selon le parcours de leurs auteurs et leur génération, offrant un panorama

des créations des écrivains qui vivent en Iran ou en France, en Allemagne, en Suède, en Australie, au Canada et aux États-Unis. Leurs nouvelles, écrites en persan ou en français, mettent en scène avec force et tendresse la tradition et la modernité iraniennes. Dans un langage simple et un style dépouillé, leur réalisme semble onirique et leur mélancolie paraît pragmatique. Leur imaginaire dépeint les tableaux de l'amour au quotidien : un papa poule qui se soumet, une femme effacée, un écrivain-reporter qui remanie un événement du passé, un journaliste amoureux de son métier, un mollah qui cherche l'amour, une amitié au prix du mensonge, une relation mère-fille, un poète raté, ou le défilé de souvenirs d'amour... Toutes ces voix s'entremêlent et nous emportent vers un territoire inconnu.

La majorité de ces nouvelles, choisies en collaboration avec Alireza Gholami, sont interdites de publication en Iran, aucune d'elles n'a jamais été traduite en français, et certaines sont écrites exclusivement pour ce projet. Nos critères de sélection ont tenu compte du style de la narration, des qualités d'écriture, ainsi que de la diversité des auteurs. Cette sélection n'a bien évidemment aucune prétention d'exhaustivité, compte tenu d'une abondante production littéraire et d'un saisissant éparpillement géographique.

Nous tenons à remercier Philippe Lancelot-Mauduit et Denis Cachon pour leurs judicieux conseils.

NOYAU DE CERISE

Houshang Moradi Kermani

Papa était en caleçon long, assis en tailleur. Il prenait les cerises griottes une à une, les dénoyautait et les mettait dans un saladier. Il jetait les noyaux dans une assiette. Omid jouait avec les noyaux. Il les empilait, les disposait dans des formes bizarres et discutait avec papa.

— Papou ?

— Oui, mon chéri.

— Pourquoi tu fais ça, papou ?

— Je fais quoi ?

— Tu enlèves les noyaux, mais tu manges pas les cerises.

— C'est pour que maman puisse te faire de la confiture. Une confiture de cerises griottes, tu aimes ça ?

— Non, j'aime pas ça, la confiture.

— Qu'est-ce que tu aimes, alors ?

— J'aime... toi. Maman et toi, je vous aime beaucoup.

Papa était aux anges. Il rit aux éclats. Ha ha ha ! Ravi, il haussa la voix :

— Tu as entendu, Zari ? Tu as entendu ce qu'a dit ce petit coquin ?

Maman nettoyait la cuisinière.

— Non, je n'ai pas entendu. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— J'en reviens pas. Où est-ce qu'il a appris ça, à son âge ?

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit : « J'aime pas la confiture. Mais maman et toi, je vous aime beaucoup. » Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas ce qu'il dit, c'est sa façon de le dire ! Il se débrouille pour qu'aucun de nous deux ne soit jaloux.

— Il est diplomate. Ce sera un politicien. Il fait toujours ça. Il parle de façon à ne pas vexer son interlocuteur, à plaire aux autres, tout en préparant le terrain pour obtenir ce qu'il veut.

— Ça, c'est les enfants d'aujourd'hui. Ils parlent déjà comme des grands.

— Nous, quand on était petits, on disait qu'on préférerait notre père et on se faisait taper par notre mère qui se lamentait : « Après tout le mal que je me suis donné pour toi... ! » Ou alors, on disait qu'on préférerait notre mère et notre père nous faisait les gros yeux et nous menaçait : « Puisque c'est comme ça, je ne t'achèterai plus rien. »

Papa renchérit :

— Alors, mon Omid chéri, qu'est-ce que tu as envie que je t'achète ? Cet après-midi, tu veux que je t'emmène au parc, au cinéma, que je t'achète une glace ?

— Non, je veux jouer avec ton oreille.

Omid avait pris un noyau de cerise et s'appropriait à l'enfoncer dans l'oreille de papa.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je veux voir si le noyau rentre dans ton oreille.

Il l'avait introduit dans l'orifice et poussait avec son petit doigt pour l'enfoncer encore plus loin.

— Arrête, ça me fait mal à l'oreille. Ne fais pas ça, mon chéri. Zari, dis-lui d'arrêter, toi.

Maman réagit :

— Qu'est-ce que tu fais, Omid ! Mais enfin, empêche-le, toi !

— J'ai les mains prises, elles sont sales.

Il se tourna vers Omid. Le souffle doux et chaud de l'enfant lui caressa le visage. Il fit un sourire forcé.

— Retire ce noyau, mon fils.

Omid riait, d'un rire charmant. Papa le regardait et fondait. Son oreille le grattait et le chatouillait. Il se tortillait et faisait encore plus rire Omid. Le noyau était bien niché au fond du conduit. Le chatouillis devenait douloureux. Omid continuait de l'enfoncer au maximum et éclatait de rire.

— Arrête, j'ai mal.

— Je vais le sortir par ton autre oreille.

Il alla se mettre de l'autre côté de papa et inspecta son oreille :

— Je le vois pas.

Il revint à sa place et posa ses lèvres tendres sur l'oreille de papa et souffla de toutes ses forces pour faire avancer le noyau. Il retourna de l'autre côté :

— Non, il est toujours pas arrivé.

Il posa ses lèvres contre la deuxième oreille et aspira l'air pour faire sortir le noyau, sans succès.

— Tu n'as rien trouvé de mieux que mon oreille pour jouer ?

Maman rit :

— Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas son jeu, c'est sa réflexion. Il commence toujours par réfléchir. C'est là que commence la créativité. Quelqu'un qui envisage plu-

sieurs solutions pour arriver à un résultat est un esprit créatif. Comme Omid.

Papa qui souffrait tant son oreille le chatouillait envoya un coup de coude dans les côtes d'Omid qui tomba, puis se releva sans pleurer. Il tira les cheveux de papa.

Maman s'affola, depuis la cuisine :

— C'est quoi, ce chahut entre papa et fiston ? Vous allez finir par vous disputer.

Papa se leva et alla se laver les mains. Il se mit le doigt dans l'oreille pour se débarrasser du noyau mais n'y parvint pas. Son doigt était trop épais pour l'atteindre. Il pencha sa tête, la colla à son épaule et se mit à sauter à cloche-pied, puis à secouer la tête. Il se donna des coups de poing de l'autre côté de la tête dans l'espoir de faire bouger le noyau pour qu'il glisse et tombe, en vain.

À voir papa sauter, gesticuler et se taper, Omid gloussait, faisait ses risettes délicieuses, s'amusait. Voir Omid si joyeux réjouissait papa.

— Omid, viens, mon chéri, tu vas mettre ton joli petit doigt dans l'oreille de papa et lui retirer le noyau.

— Tu m'as tapé. Tu dois me faire un bisou sur le doigt pour que je te l'enlève.

— N'exagère pas... D'accord, tiens, un bisou. Maintenant, enlève-le.

— Qu'est-ce que tu me donnes si je te l'enlève ?

— Arrête, enlève-le. J'ai mal à l'oreille. Je vais devenir sourd.

— Oh la la, il est tout au fond, le noyau. On le voit plus. Tu es devenu sourd. Tu m'entends ?

Il colla sa bouche contre l'oreille malmenée et il hurla :

— Allô, allô, tu m'entends ?

Puis, il bondit de l'autre côté et cria :

— Tu entends mieux de ce côté ou de l'autre ?

Sa voix résonnait dans la tête de papa.

— Non, mais ça va pas ?

Papa donna une petite tape sur la main d'Omid qui se mit à pleurer. Maman arriva.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu lèves la main sur le petit ? C'est ta faute, tu n'avais qu'à ne pas rester les bras croisés à lui tendre l'oreille.

— Ça va pas du tout, Zari. J'ai très mal à l'oreille. Regarde si tu peux l'enlever.

Maman introduisit son auriculaire dans l'oreille de papa. Son ongle était long et pointu et il griffa la paroi de l'orifice qui se mit à brûler.

— Ne t'y mets pas, toi aussi. Tu as réussi à toucher le noyau ?

— J'ai touché quelque chose de dur. Je crois que c'était le noyau. Mais il est allé vraiment loin.

Omid alla chercher des tenailles :

— Enlève-le avec ça.

— Ça, c'est trop gros. Va chercher une pince à épiler.

Maman alla chercher sa pince à épiler. Elle la glissa dans l'oreille, puis écarta et referma les extrémités plusieurs fois. L'intérieur de l'oreille était devenu humide. La pince avançait, s'ouvrait, se refermait et tournait à la recherche du noyau.

— Attention à ne pas me percer le tympan.

Maman sortit la pince. Il y avait du sang sur la pointe. Maman le vit mais ne dit rien pour ne pas démoraliser papa. Ce n'était rien de grave. Elle dit à Omid :

— Regarde ce que tu as fait à papa, il a un bobo à l'oreille. Mais toi, qu'est-ce qui t'a pris de le laisser jouer avec ton oreille ?

— Il a dû se lasser de ses jouets.

Omid prit la tête de papa dans ses bras et posa un baiser sur le pavillon de son oreille. Ses lèvres tendres et affectueuses réduisirent quelque peu la douleur. Papa regarda Omid et lui sourit gentiment. Omid lui dit :

— Fais-moi un bisou aussi.

Il avança sa joue.

— Qu'est-ce qu'il est mignon, cet enfant, dit maman.

Papa embrassa Omid. Mais son oreille lui faisait vraiment mal et brûlait un peu. Maman dit :

— Plie bien ton cou, que je voie où il est allé, ce noyau.

Elle réattaqua l'oreille à la pince à épiler.

Omid apporta des allumettes et en craqua une pour pouvoir mieux voir l'intérieur de l'oreille.

— Va remettre ces allumettes à leur place. Ne joue pas avec le feu.

Maman :

— Non, il n'y a rien à faire. Tu veux qu'on aille au dispensaire ? Sinon, on peut attendre. Avec le temps, il va peut-être ressortir tout seul. Si tu baisses la tête de temps en temps ou que tu la secoues, il va finir par tomber.

Papa s'allongea par terre sur le côté et tapa la paume de sa main contre son autre oreille, dans l'espoir que le noyau tombe, sans succès. Omid riait, à califourchon sur papa. Il avait apporté un coussin pour faire tomber le noyau en tapant sur la tête de papa.

— Descends, arrête ! Zari, le noyau s'est collé au fond de mon oreille.

Papa introduisit son auriculaire dans l'oreille. Quand il le ressortit, le bout était plein de sang.

— Ça saigne, en plus. J'espère que mon tympan n'est pas percé.

— Papa, c'est comment le tampon ? Je peux le voir, ton tampon ?

Maman à papa :

— Si ça te gêne beaucoup, on peut aller au dispensaire au bout de la rue.

Omid :

— Moi, je veux pas aller au dispensaire. Là-bas, ils font des piqûres.

— Ils ne vont pas te faire de piqûre à toi, c'est papa qui a mal. On doit lui enlever le noyau, sinon, ça va s'infecter. C'est ta faute, tout ça.

Maman alla s'habiller. Papa aussi s'était préparé. Omid boudait et pleurait. Maman le prit dans ses bras et l'embrassa :

— Regarde papa, il s'est fait bobo.

Dans la rue, Omid était dans les bras de papa et faisait son numéro de charme.

— Papa, s'ils t'enlèvent ton tampon, maman pourra le mettre à la machine pour le laver.

Papa souffrait. Parler lui faisait mal aux muscles auriculaires. Il avait l'impression d'avoir un gros caillou enfoncé dans l'oreille.

Omid tenta :

— Papa, puisque je t'accompagne au dispensaire, tu m'achèteras une épée ? Une grande épée très pointue.

Ils arrivèrent au dispensaire.

— Nous n'avons pas d'ORL ici. Vous devez aller à l'hôpital.

Maman ne se laissa pas faire :

— Ce n'est rien de grave. Il a un noyau de cerise griotte coincé dans l'oreille. Vous pouvez le lui retirer avec une pince.

— Ce n'est pas possible, madame. Ça ne relève pas de notre compétence. Si la pointe de la pince perfore son tympan, c'est nous qui serons responsables. D'ailleurs, c'est un cas suspect : il saigne. Si ça se trouve, son tympan est endommagé.

Papa, devenu tout pâle, commençait à être persuadé que son tympan avait été perforé par la pince à épiler :

— Allons à l'hôpital trouver un ORL.

À l'hôpital, ils installèrent papa au bord d'un lit. Le docteur regarda le fond de son oreille à l'aide d'une lampe. Il se caressa la moustache, plissa les yeux et dit :

— Heureusement, l'hémorragie n'est pas liée au tympan. Mais le noyau s'est niché bien au fond du conduit.

Omid n'était pas là. Il était parti jouer dans le couloir de l'hôpital. Il le parcourait de bout en bout en courant et en faisant des bruits de voiture avec sa bouche.

Le docteur remplit une grosse seringue d'eau et s'approcha de papa. Maman regardait papa d'un air inquiet. Il lui dit :

— Reste pas plantée là à me regarder. Va voir où est passé Omid.

Le docteur l'interrogea :

— Comment un noyau de cerise s'est-il retrouvé dans votre conduit auditif ?

Il pointa la seringue vers son oreille. Une infirmière tenait une bassine en dessous. Même s'il ne voulait pas le mon-

trer, papa était terrorisé. Le docteur se pencha légèrement et envoya le jet d'eau au fond de son oreille. C'était un peu douloureux. Papa sursauta. Le docteur le remarqua :

— Vous avez mal ?

Maman répondit pour lui :

— Il est très douillet, docteur.

Le docteur lança un deuxième jet dans l'oreille de papa, afin que l'intrus soit décollé et projeté hors du conduit, mais c'était peine perdue. Il ne sortit pas. Le docteur poussa un soupir. La bassine remplie d'eau avec des traces de sang devenait lourde. L'infirmière avait mal au bras droit à force de la tenir. Elle changea de main. À présent, tous attendaient que le noyau soit imbibé d'eau, qu'il bouge et daigne délaissier le fond de l'oreille de papa pour se laisser tomber dans la bassine, *clac*, ou bien plonger dans l'eau, *splash*, et provoquer la joie générale. Omid passa une tête et lança un adorable :

— Alors, il est sorti, ce noyau ? T'en fais pas, papou. Quand ça sera fini, tu achèteras des glaces pour tout le monde.

Le docteur n'apprécia pas du tout ce petit numéro et lui lança un regard noir.

— Tiens-toi tranquille, petit. Nous avons à faire. Fermez la porte pour qu'il ne nous dérange plus, s'il vous plaît.

Maman qui n'avait pas le cœur à le laisser dehors dit :

— C'est qu'il est très attaché à son père. Un vrai fils à papa. Comme il est très intelligent, il est en avance sur le plan du langage.

— Il est surtout en avance sur le plan des bêtises, oui, laissa échapper le docteur.

L'infirmière vida la bassine d'eau sanguinolente dans le lavabo. Le docteur renouvela l'opération du jet d'eau

dans l'oreille. Mais il n'y avait rien à faire. Le noyau avait pris racine. Le docteur observa l'intérieur de l'orifice à l'aide d'une lampe :

— Ah oui, il est bien collé, il n'a pas du tout bougé.

L'infirmière tendit un petit entonnoir au docteur qui dit à papa :

— C'est un peu douloureux, mais il faudra supporter.

Papa répondit :

— Je vais supporter. Mais où est Omid ? Qu'il n'aille pas dans la rue se faire écraser par une voiture ou bien rester coincé dans l'ascenseur de l'hôpital !

— Pensez plutôt à vous, s'exaspéra le docteur.

Il introduisit une curette dans l'oreille de papa pour tenter de la glisser sous le noyau et l'éjecter. La douleur s'empara de l'oreille de papa, puis s'étendit à tout son corps. Son œil, son cerveau, son cou lancinaient. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il tressaillit.

Le docteur :

— Ça fait un peu mal. Il faut supporter. Ne bougez pas.

— C'est une chochette, docteur. Jamais il n'aurait supporté le centième des douleurs que j'ai endurées. S'il avait eu une seule de mes migraines, il aurait compris. Je n'en fermais pas l'œil de la nuit.

Papa se tordait de douleur sous l'action du docteur. Ses mains tremblantes s'agrippaient au bord du lit.

Le docteur l'avertit :

— Si vous ne supportez pas, on vous anesthésie.

— Si, si, je vais supporter. Surtout pas d'anesthésie. Le pauvre petit va croire que je suis mort, ça va le traumatiser.

Justement, Omid ouvrit la porte et entra :

— Papou... Il est pas sorti, papou ? Qu'est-ce que tu as aux yeux ? Tu pleures parce qu'on va te faire une piqûre ? Ça fait pas mal, les piqûres, j'en ai déjà eu plein.

À travers son rideau de larmes, papa vit la bouille craquante d'Omid et sourit :

— T'inquiète pas, mon chéri. Il va tomber. Il va finir par tomber.

Le docteur s'en prit au petit :

— Sors d'ici et laisse-nous travailler ! Vous l'avez trop gâté, cet enfant.

Maman approuva :

— Un vrai fils à papa, je vous dis. Il l'a trop gâté et maintenant il en paye le prix.

L'infirmière dit :

— Pourtant, en général, c'est plutôt des filles à papa et des fils à maman.

Maman développa :

— Chez nous, c'est l'inverse. Je n'ai pas de chance. Je suppose que si j'ai une fille, elle sera aussi collée à son père. Quoique notre fils tienne sa gentillesse de son ton-ton. Mon frère est une crème.

Papa cria soudain :

— Aïe !

Le docteur :

— Ne bougez pas. On est arrivé au noyau. Si vous tenez bon, je vais le sortir avec la curette. Mais si vous bougez, votre tympan sera endommagé.

La pointe de la curette était sous le noyau, contre le tympan. Papa était transi de douleur. Ses larmes coulaient à flots sur son visage tout chiffonné.

Maman le trouvait pitoyable :

— Enfin, tu n'es pas un bébé ! Tu pleures ? Tu devrais avoir honte, reprends-toi !

Elle essuya ses larmes avec un mouchoir. On entendit une chute dans le couloir. Papa, souffrant le martyre et griffant le bord du lit, lança :

— Zari, je crois qu'Omid est tombé ou alors que quelque chose lui est tombé dessus. Va voir où il est !

L'infirmière réagit :

— Vous auriez mieux fait de ne pas l'amener. Vous auriez pu le laisser à des voisins. Allez voir ce qu'il fait dans le couloir et calmez-le. La direction de l'hôpital va vous faire des remontrances.

Maman se justifia :

— Parce que vous croyez qu'on peut le convaincre de nous laisser partir ? Pour rien au monde, il ne lâcherait son père. Pas d'un pouce.

On entendit le grincement d'un chariot dans le couloir. La porte s'ouvrit et Omid entra avec le chariot des repas, vide. Il l'avait trouvé devant la cuisine.

— Papou, j'ai pris ça pour te ramener à la maison.

Papa tremblait. Il était devenu blanc comme un linge. Le noyau était sur la curette. Le docteur le regardait.

Papa était un peu soulagé, mais son oreille brûlait encore.

Maman conclut :

— Bon, tant mieux. Mais tu nous as montré que tu n'as pas la moindre résistance à la douleur. Si tu avais eu ce que j'ai eu... Mais c'est comme ça, c'est chacun pour soi.

Une employée de l'hôpital vint prendre le chariot à Omid et reparti. Omid sauta dans les bras de papa et se mit à le couvrir de baisers. Dans la rue, Omid était dans les

AMOURS PERSANES

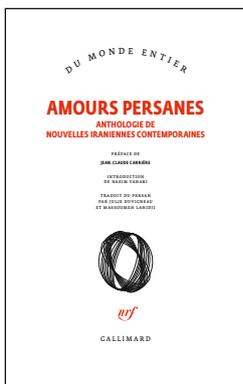
ANTHOLOGIE DE NOUVELLES IRANIENNES CONTEMPORAINES

Cette ambitieuse anthologie, réunissant dix-sept autrices et auteurs contemporains d'origine persane à travers le monde, propose un éventail de nouvelles unies par un thème commun : l'amour, sous toutes ses formes. L'amour filial, l'amour divin, l'amour tyrannique, l'amour déçu, l'amour de jeunesse, l'amour de l'art, du sport, de son métier, l'amour hétéro et homosexuel, mais aussi, et surtout, l'amour comme résistance. Autant de possibilités qui donnent à découvrir les nuances de l'âme iranienne.

Les profils, les âges et les rapports à l'Iran de ces dix-sept nouvelles sont variés : écrivains vivant en Iran ou exilés, celui qui n'est jamais retourné au pays ou celle qui y revient régulièrement, auteur en herbe ou déjà traduit en plusieurs langues, celui dont les ouvrages ont subi la censure ou celle qui a toujours écrit en toute liberté, écrivain bilingue, informaticien, journaliste, ingénieur, docteur ès lettres, traducteur, libraire ou mollah, toutes et tous représentent la littérature iranienne contemporaine, par-delà les frontières géographiques et linguistiques. Cette anthologie se veut une invitation à un voyage littéraire, au cours duquel ces huit femmes et ces neuf hommes racontent leur vision de l'amour, dans toute sa diversité.

JULIE DUVIGNEAU est traductrice littéraire du persan et enseigne la littérature persane contemporaine à l'Inalco. Elle a déjà traduit un roman de Bahram Sadeghi (Éditions de l'Aube), ainsi que différentes nouvelles (de Simin Daneshvar, Houshang Golshiri...) pour la revue Europe.

MASSOUMEH LAHIDJI est traductrice et interprète, spécialisée dans le cinéma. Elle affectionne particulièrement les incursions dans la littérature et le théâtre. Elle traduit et interprète le persan, l'anglais et l'espagnol.



Amours persanes
Collectifs

Cette édition électronique du livre
Amours persanes de Collectifs
a été réalisée le 2 février 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072914362 - Numéro d'édition : 371618).
Code Sodis : U34755 - ISBN : 9782072914386.
Numéro d'édition : 371621.